

JUILLET 1900

et chez Frémiet à l'exacte reconstitution des scènes du passé, sans effort de résurrection ; il mène à ce réalisme étroit qui multiplie, à la Décennale, les figures aimables, adroites, inexpressives.

Au milieu de ces manifestations de personnalités non pas médiocres mais un peu secondaires, trois œuvres proclament une personnalité de premier ordre. Ce sont des œuvres de Rodin. Un esprit vaste et pénétrant, une sensibilité profonde, une imagination riche et tumultueuse, une aptitude merveilleuse à l'expression des mouvements de l'âme et de la vie morale, voilà ce qu'elles nous révèlent. Contemplez ce buste de Victor Hugo : toute la pensée du Poète, avec sa sérénité et ses orages, avec sa vision totale de l'Univers, habite ce front immense, ces yeux d'ombre, s'accuse dans les reliefs de ce masque sublime qui semble celui d'un moderne dieu Pan, non plus âme instinctive, mais conscience lumineuse du Monde. Dans *l'Age d'airain*, la tension des muscles et le geste des bras désespérés évoquent l'image d'une humanité douloureuse et farouche. Ce *Bourgeois de Calais*, par la crispation de tout son être, dit l'effort des sacrifices héroïques, comme le groupe du *Baiser*, qui figure à la Décennale, avec le gonflement et la palpitation de la matière, traduit la fièvre, l'abandon, les langueurs divines de l'amour.

En vérité, il n'est pas d'art plus expressif, qui fasse à ce degré vivre, sentir, souffrir ses créations. Auguste Rodin, pas l'âpre volonté de sa touche, contraint la forme humaine à créer la passion intérieure ; grâce à l'on ne sait quel mystérieux magnétisme, il attire l'âme de ses héros, non seulement au bord de leur paupière, mais encore en tous les points de leur chair splendide ou misérable. Ces œuvres de la belle manière du maître sont pour nous incomparables ; l'équilibre y demeure parfait entre l'inspiration et l'exécution ; la vérité plastique s'y allie dans une juste proportion à la vérité psychologique. D'autres œuvres parues depuis, et qui furent l'objet de dénigrement comme d'enthousiasmes sans mesure, ont fait craindre une rupture de cet équilibre. Il a semblé que l'art d'Auguste Rodin devenait par trop intellectuel, et, loin de chercher à maintenir l'accord de l'ex-

pression et de la forme, osait maintenant une altération excessive de la forme au bénéfice de l'expression. L'exposition où le grand sculpteur a rassemblé l'effort entier d'une existence prodigieusement laborieuse, nous permettra bientôt d'embrasser l'évolution de son talent, d'en suivre le rythme et pour ainsi dire les courbes, de déterminer sur cette courbe le point exact où le talent devient le génie.

ALBERT THOMAS

LA PEINTURE DÉCORATIVE A L'EXPOSITION DE 1900

On peut dire d'une manière générale, et sans crainte d'être taxé d'exagération, que la peinture décorative à l'Exposition de 1900 est plus satisfaisante que la sculpture, et si l'on voulait mettre en parallèle la décoration sculpturale des palais qui vont de la Place des Invalides au Pont Alexandre avec les quelques peintures qui recouvrent certaines parties de ces édifices, c'est certainement en faveur de ces dernières qu'il faudrait se prononcer.

Il est manifestement impossible de signaler ici et de juger toutes les peintures décoratives de l'Exposition ; il en est du reste beaucoup qui ne méritent pas que l'on s'y arrête outre mesure, comme par exemple certaines peintures de mauvais goût qui ornent la porte du Pavillon américain de la Rue des Nations et l'intérieur de la section américaine aux Invalides. Nous nous contenterons donc en ces pages de signaler les productions qui nous paraissent mériter quelque attention et nous n'abuserons pas du temps et de la patience de nos lecteurs en les arrêtant devant celles qui ne sont ni de la peinture, ni de la décoration.

Il conviendrait peut-être, avant d'examiner quelques unes de ces œuvres, de s'entendre une fois de plus sur la signification de ce mot de *peinture décorative*. Encore que cela ait été dit souvent, encore que des exemples soient là pour marquer la voie à suivre aux jeunes artistes, ceux-ci sont souvent tentés de s'en écarter, et d'oublier l'idéal véritable de cet art.

Trop souvent en effet nous voyons des peintres traiter la fresque comme ils traiteraient un tableau, c'est à dire ne pas se soucier de sa raison d'être, et éparpiller les yeux et l'attention sur des détails

qui n'ont que faire à cette place. Or la véritable décoration est celle qui impressionne avant tout par son unité et qui se présente vraiment comme un ensemble que l'on saisit d'un regard. Et cette impression d'unité nous devons la trouver autant dans le dessin que dans le coloris. Le peintre décorateur ne doit pas abuser de trop de tons, sinon l'effet d'ensemble sera perdu. Toutes les fois où nous voyons un artiste se soucier de ces principes généraux, si simples pourtant, son œuvre se distingue aussitôt des autres par sa véritable allure décorative.

Mais arrivons aux œuvres elles-mêmes.

Lorsque venant des Champs Elysées le visiteur a traversé le Pont Alexandre, il trouve à sa droite et à sa gauche deux palais décorés de peintures qui représentent : *l'Art du Fer*, *l'Art des Étoffes*, *l'Art de la Gravure*, *l'Art de la Pierre*, *l'Art du Bois*, et *l'Art de la Céramique*.

La première peinture que l'on trouve à droite est *l'Art du Fer*, due à M. Récipon. Le sujet était particulièrement difficile à traiter par ce qu'il était essentiellement moderne, et que beaucoup de nos peintres sont désarmés lorsqu'il s'agit de représenter les aspects de la vie ouvrière et minière, qui ne manquent pourtant pas d'intérêt. On apprend des choses si différentes dans les académies ! Ce n'est certes pas à la notation de la vie moderne que conduisent l'École des Beaux-Arts et le prix de Rome.

Si l'exécution de cette œuvre avait été confiée à un Constantin Meunier qui a si merveilleusement dégagé tous les côtés héroïques de la vie des travailleurs, ou même à M. Jules Adler qui a fait au Salon une si puissante et si tragique *Grève du Creusot*, nul doute que le sujet eût trouvé l'artiste qu'il fallait, mais M. Récipon est malheureusement resté en route, malgré un effort évident de traduire du nouveau.

A gauche il nous montre un groupe d'ouvriers actionnant une forge. De l'autre côté une femme allégorique tend à l'artiste un objet qui vient d'être fondu. Dans le lointain s'esquissent au milieu des vapeurs et des fumées de vastes constructions en fer et des carapaces métalliques. Une statue d'Henri IV atteste, tout au fond, comme une phase de l'histoire du fer.

Le défaut de cette œuvre est de manquer d'espace et d'harmonie générale.

Plus intéressante est la décoration de M. Paul Buffet : *l'Art des Étoffes*. M. Paul Buffet est un orientaliste, qui a exploré il y a quelques années des pays inconnus jusque-là à l'art, tels que l'Abyssinie et les régions du Haut Nil, et il en a rapporté une moisson d'œuvres dont les derniers Salons nous ont montré tout l'intérêt. M. Buffet a peint les aspects les plus caractéristiques de ces vallées d'Abyssinie avec leurs arbres gigantesques et leurs végétations luxuriantes ; il est resté si plein de son sujet, qu'on ne s'étonne guère de le voir, chargé de cette décoration, rester fidèle à son domaine favori.

C'est donc l'impression de pittoresque qu'il cherche surtout à nous donner dans son œuvre, et il y réussit. A vrai dire il eût été plus rationnel de ne pas aller chercher aussi loin son sujet. Le palais sur la façade duquel se trouve la fresque de M. Buffet contient de l'art décoratif, des meubles, des étoffes d'Allemagne, de Russie, de Suisse, d'Autriche. Il eut été donc plus naturel de fixer ailleurs que sur un horizon tropical sa représentation de l'art des étoffes.

Si cependant la peinture de M. Paul Buffet avait dû y perdre en pittoresque, ne nous en plaignons pas outre mesure, et goûtons-la telle qu'elle est. Dans un paysage d'Abyssinie, bordé au loin par de grandes lignes d'arbres qui se détachent sur le bleu sombre du ciel où roulent de gros nuages, une femme dont le costume préraphaélite étonne un peu ici, regarde un travailleur à la peau bronzée qui rassemble des étoffes. Un peu plus loin un autre homme est assis auprès d'un métier.

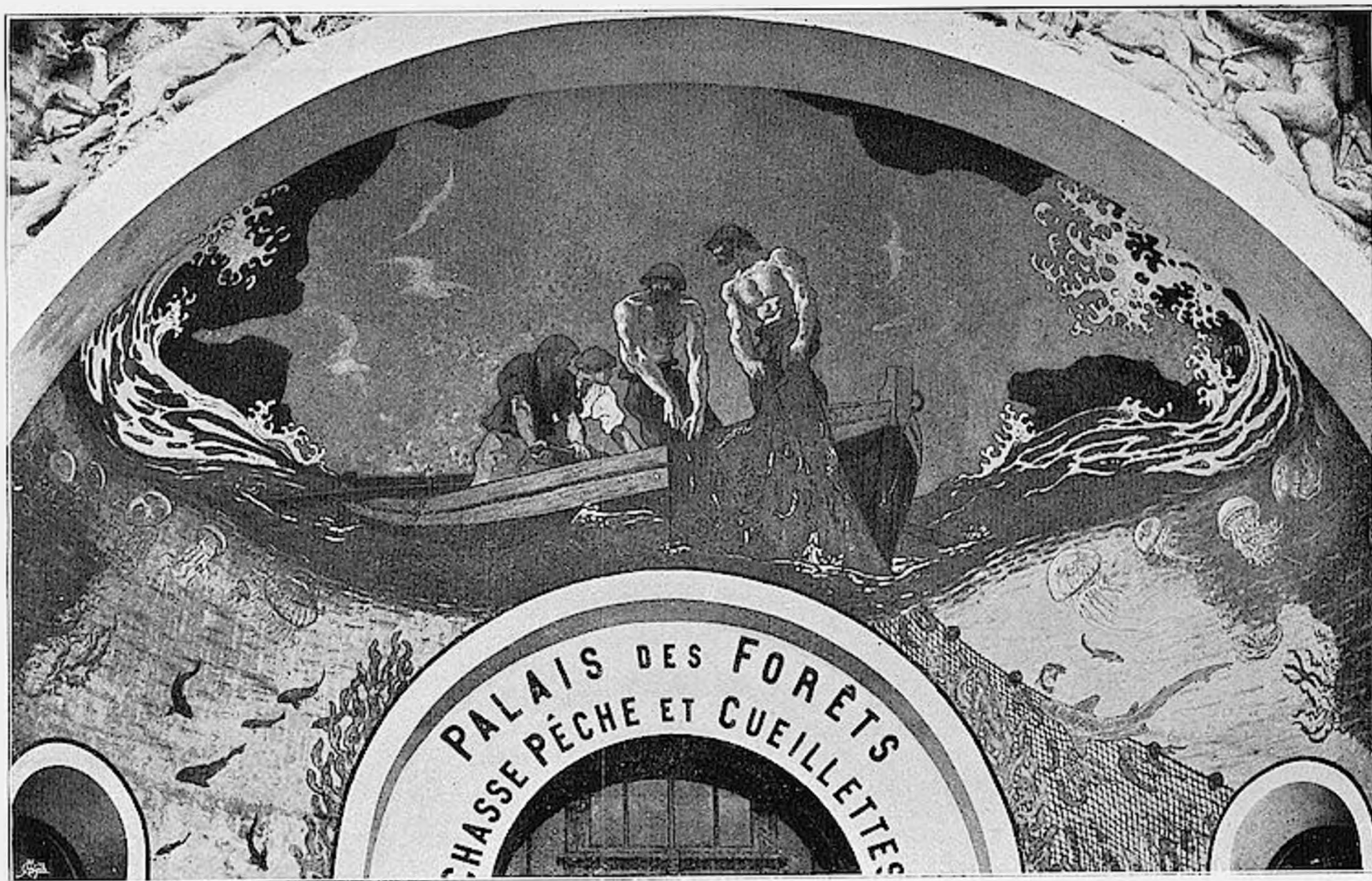
Avec M. Pierre Vauthier (*l'Art de la Gravure*) nous tombons vraiment dans la mauvaise peinture décorative, où les principes que j'indiquais plus haut sont tout à fait méconnus. Cette femme qui regarde des plans dans un carton n'est pas sans quelque grâce ; par contre le peintre en costume moderne, coiffé d'un chapeau mou et qui cause avec un ouvrier, laisse beaucoup à désirer. Le peintre aurait dû interpréter plus librement ce groupe. Le sujet pourtant était assez beau pour inspirer un artiste.

Sur le palais en face, voici d'abord *l'Art de la Pierre* par M. Maurice Chabas.

M. Maurice Chabas, frère de M. Paul Chabas, le talentueux peintre de *Joyeux Ébats*, avait été



PAUL BAUDOUIN
LE BOIS, PEINTURE DÉCORATIVE *****
(PALAIS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES)



EXPOSITION UNIVERSELLE
PALAIS DES EAUX ET FORÊTS

F. AUBURTIN • LA PÊCHE
PEINTURE DÉCORATIVE •

chargé on ne sait pourquoi de décorer la Mairie de Vincennes. L'œuvre qu'il nous montrait au dernier Salon était pitoyable, celle qu'il nous montre aujourd'hui n'est guère meilleure.

Il nous exhibe un groupe sculptural auquel travaillent des artistes. Une femme, la Muse de la Sculpture sans doute, tend à l'un d'eux une petite maquette du groupe. L'œuvre de M. Chabas est pleine de morceaux mal dessinés.

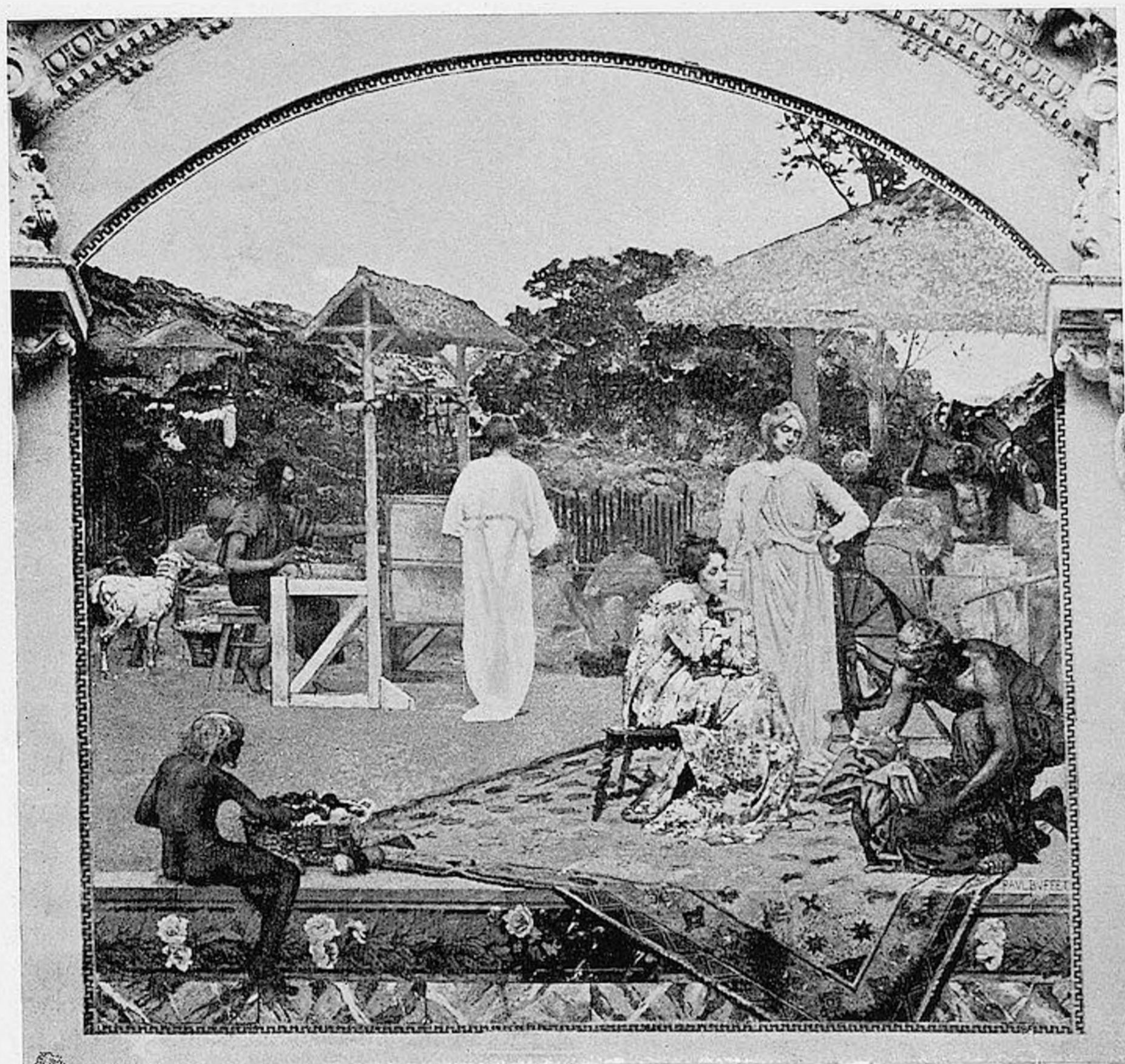
M. P. Baudouin, auquel avait été confié le soin de traiter «*l'Art du Bois*» est un des bons élèves de Puvis de Chavannes, et son œuvre contraste agréablement avec celle de M. Chabas. Auprès d'un arbre au large tronc noueux, l'artiste a peint des bûcherons au travail, en des gestes d'harmonie et de force. L'un d'eux se repose et le torse qu'il nous montre de dos est un bon morceau de peinture qui rappelle un peu l'un des hommes du premier plan dans la *S^{te} Geneviève* de Puvis de Chavannes au Panthéon. Dans le lointain d'autres forêts se développent près de la mer.

M. J. Francis Auburtin nous donne dans son *Art de la Céramique* une de ces excellentes dé-

corations auxquelles cet artiste nous avait accoutumés. M. Auburtin est en effet l'auteur, en dehors même de décorations particulières, de la grande peinture de l'amphithéâtre de zoologie à la Sorbonne, qui a été reproduite ici même il y a quelques années, et de deux grandes fresques qui ornent l'escalier du Musée de Marseille.

Ce que je veux surtout noter dans son œuvre, c'est cette allure absolument décorative, ce souci primordial de l'ensemble. Les personnages que nous voyons vivre dans cette œuvre si délicatement harmonieuse n'ont pas cette finesse que M. Auburtin sait donner à des œuvres plus petites. Non, c'est l'harmonie générale que le peintre a cherché, et c'est cette qualité qu'on ne saurait refuser à son œuvre, quand bien même le dessin de telle figure (la femme assise à gauche au premier plan) paraîtrait un peu rudimentaire.

Tous ces personnages vivent d'une vie discrète et poétique, leurs gestes sont ennoblis et idéalisés. D'un côté du panneau une femme regarde un plat. De l'autre côté un paon forme un joli motif; plus loin un ouvrier tend à un vieillard un vase qu'il vient de décorer, tandis que plus en arrière



EXPOSITION UNIVERSELLE 1889
PALAIS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES

PAUL BUFFET • LES TISSUS
PEINTURE DÉCORATIVE • •

des ouvriers viennent, qui portent la précieuse argile. Tout cela sur un horizon comme ceux qu'affectionne le peintre, et où nous voyons le bleu de la Méditerranée qui enveloppe et caresse des caps boisés.

La façade du Pavillon des pêches nous offre une autre œuvre de M. Francis Auburtin, plus vigoureuse et plus personnelle, et où le peintre s'est abandonné davantage à lui-même et à ses dons de décorateur. Dans son *Art de la Céramique* M. Auburtin désirait davantage de son maître Puvis de Chavannes; ici il est bien plus lui-même.

La difficulté était grande de décorer cette façade, car, l'artiste avait à sa disposition d'abord le dessus de la porte, mais il ne devait pas en négliger les

deux côtés. M. Auburtin, reprenant le sujet d'une de ses œuvres du Musée de Marseille : la *Pêche au gangui*, a figuré au dessus de la porte une barque de pêche soulevée par les vagues, du haut de laquelle trois marins solidement campés lancent leurs filets. A droite et à gauche de la porte et sous le bateau, M. Auburtin a représenté le fond de la mer. Dans la transparence des eaux bleues, nous voyons le filet plein de poissons qui traîne jusqu'au fond de la mer. Il n'est pas inintéressant de noter que cette œuvre a été brossée par l'artiste en vingt jours.

Dans la rue de Paris, parmi quelques essais de décoration de moindre importance, il convient de noter la frise du *Théâtre des Auteurs Gais* qui est, ainsi que l'écrit M. Louis Morin dans son intéres-



EXPOSITION UNIVERSELLE *****
PALAIS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES

MAURICE CHABAS • LA PIERRE
PEINTURE DÉCORATIVE •••••

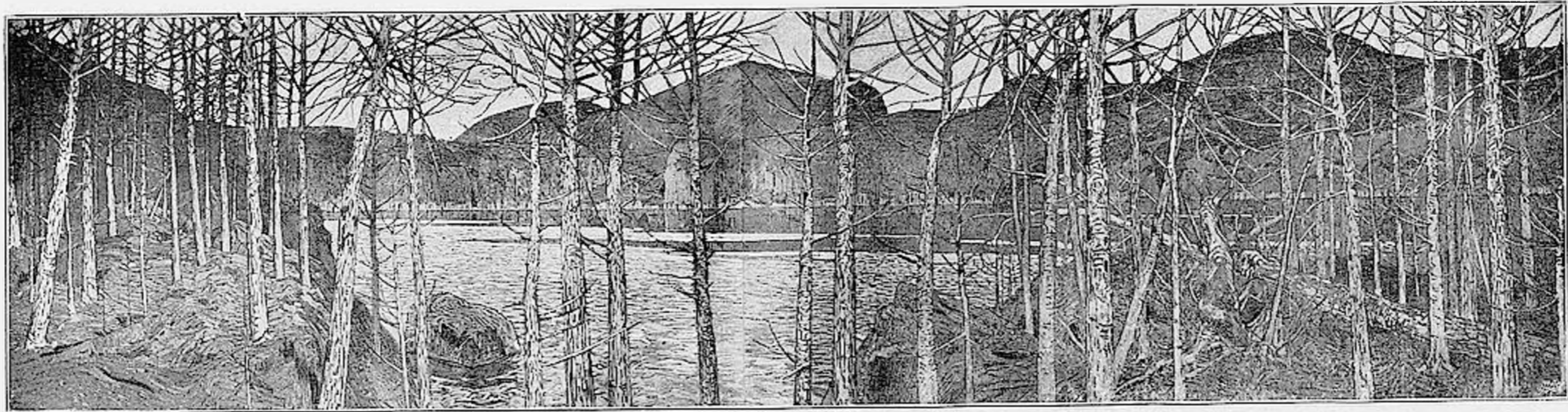
sante nouvelle revue, «la révélation d'un art tout nouveau et dans lequel le symbolisme poétique est soutenu par une extraordinaire solidité d'exécution. »

La section de l'Asie russe au Trocadéro n'est certainement pas au point de vue artistique l'un des moindres attraits de l'exposition. Bien au contraire.

Nous nous trouvons en effet ici devant un ensemble très complet, devant un tout parfaitement réalisé. On ne sent pas comme dans d'autres constructions des volontés éparpillées et des talents qui visent à un idéal différent. Tout dans ces maisons russes et dans l'exposition de la Russie d'Asie concourt à l'unité de l'impression.

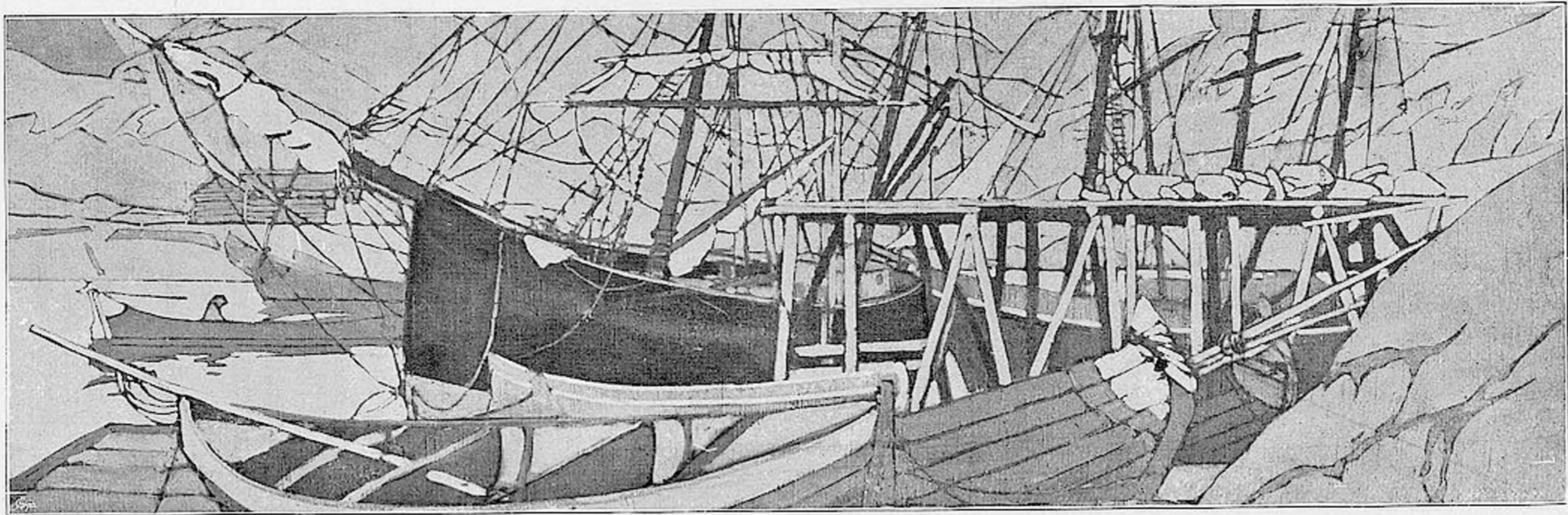
L'honneur d'avoir mené à bonne fin cette intéressante tentative revient surtout à un artiste russe, M. Constantin Korovine, qui a été chargé d'une manière générale des installations et de l'arrangement de la Section d'art Russe. M. Korovine est à la fois peintre, sculpteur et architecte, et l'intérêt avec lequel le public, aussi bien ignorant que lettré, s'est arrêté dans le village russe, prouve bien combien cet art populaire si simple a été goûté de tous.

Dans le pavillon de l'Asie russe, M. Constantin Korovine en collaboration avec M. H. Clodt a exécuté diverses peintures d'une admirable simplicité, d'une naïveté sincère qui n'a rien de voulu, et de plus d'une conscience et d'une vérité grandes.



CONSTANTIN KOROVINE

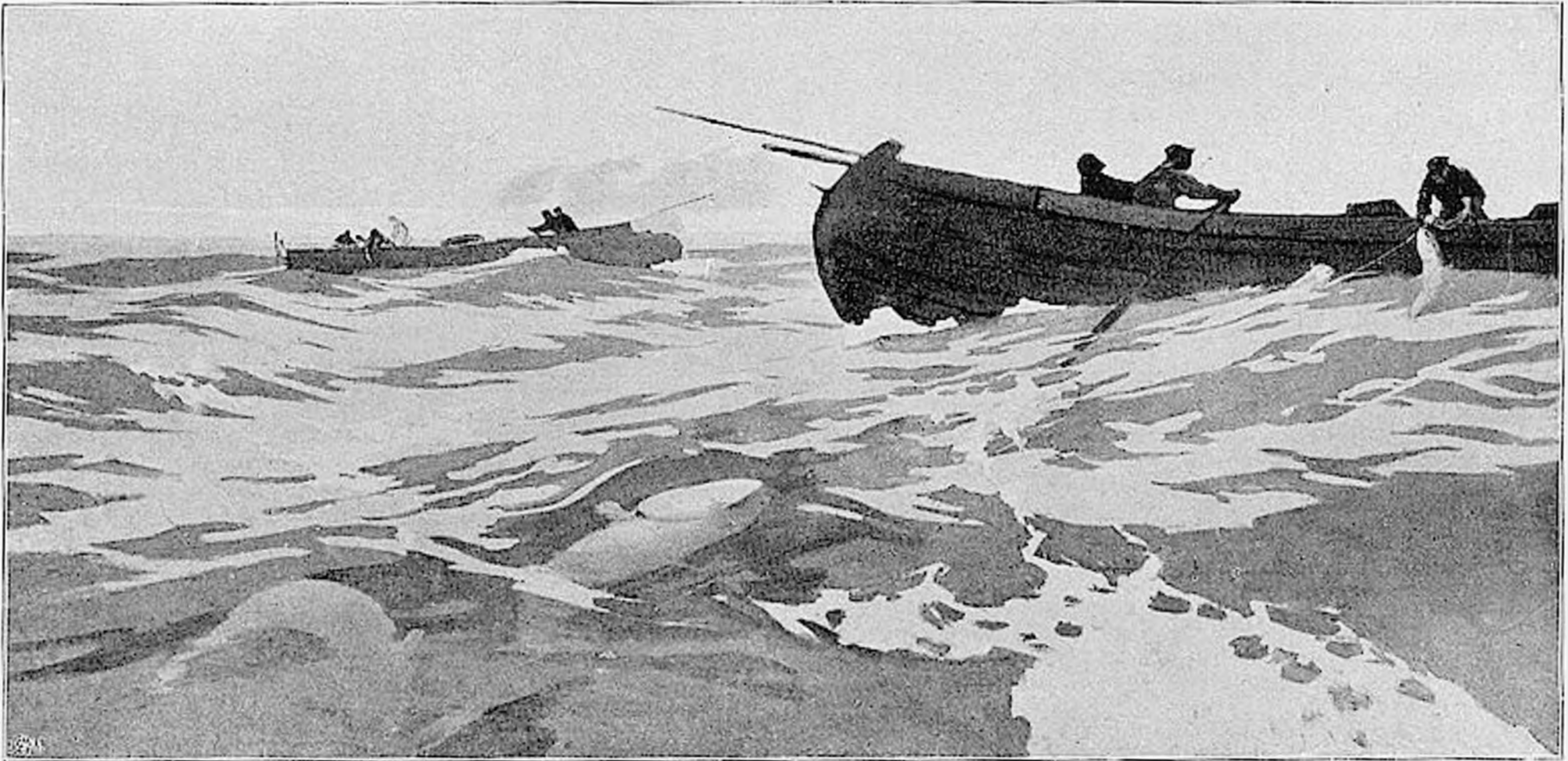
VALLÉE DE L'JENISSEI



CONSTANTIN KOROVINE

EXPOSITION UNIVERSELLE
PALAIS DE L'ASIE RUSSE

AU PAYS DU SOLEIL DU MINUIT



EXPOSITION UNIVERSELLE
PALAIS DE L'ASIE RUSSE

C. KOROVINE • PÊCHE AU MORSE
PEINTURE DÉCORATIVE

Au fond du pavillon, où se trouvent les collections d'armes de l'Émir de Boukhara, M. Korovine a représenté une porte de Samarcand, auprès de laquelle sont groupées dans le plus pittoresque désordre les caravanes qui arrivent des déserts lointains. A côté des chameaux des hommes sont accroupis qui se reposent et mangent, tandis que la vaste porte antique développe au dessus d'eux ses mosaïques bleues de l'époque persane.

Cette même saveur, cette même couleur locale vous les retrouverez dans d'autres panneaux voisins représentant des scènes de la vie dans l'Asie russe, enlevés dans cette même peinture naïve et un peu fruste, mais qui donne de si belles impressions d'ensemble. Nous y notons tout particulièrement certaines vues de paysages très significatives.

Car M. Constantin Korovine a admirablement compris les paysages de son pays, qu'il a parcouru dans tous les sens et dont il a noté tous les aspects, depuis l'orientalisme des caravanes qui vont vers Samarcand ou Boukhara, jusqu'à la monotonie des grands déserts du Nord.

M. Korovine nous donne une nouvelle preuve de cet art de paysagiste dans la salle de la Région Boréale, autour de laquelle il a fait régner une frise qui est un véritable morceau de décoration dans sa simplicité.

Voici sous le reflet mat du soleil de minuit la

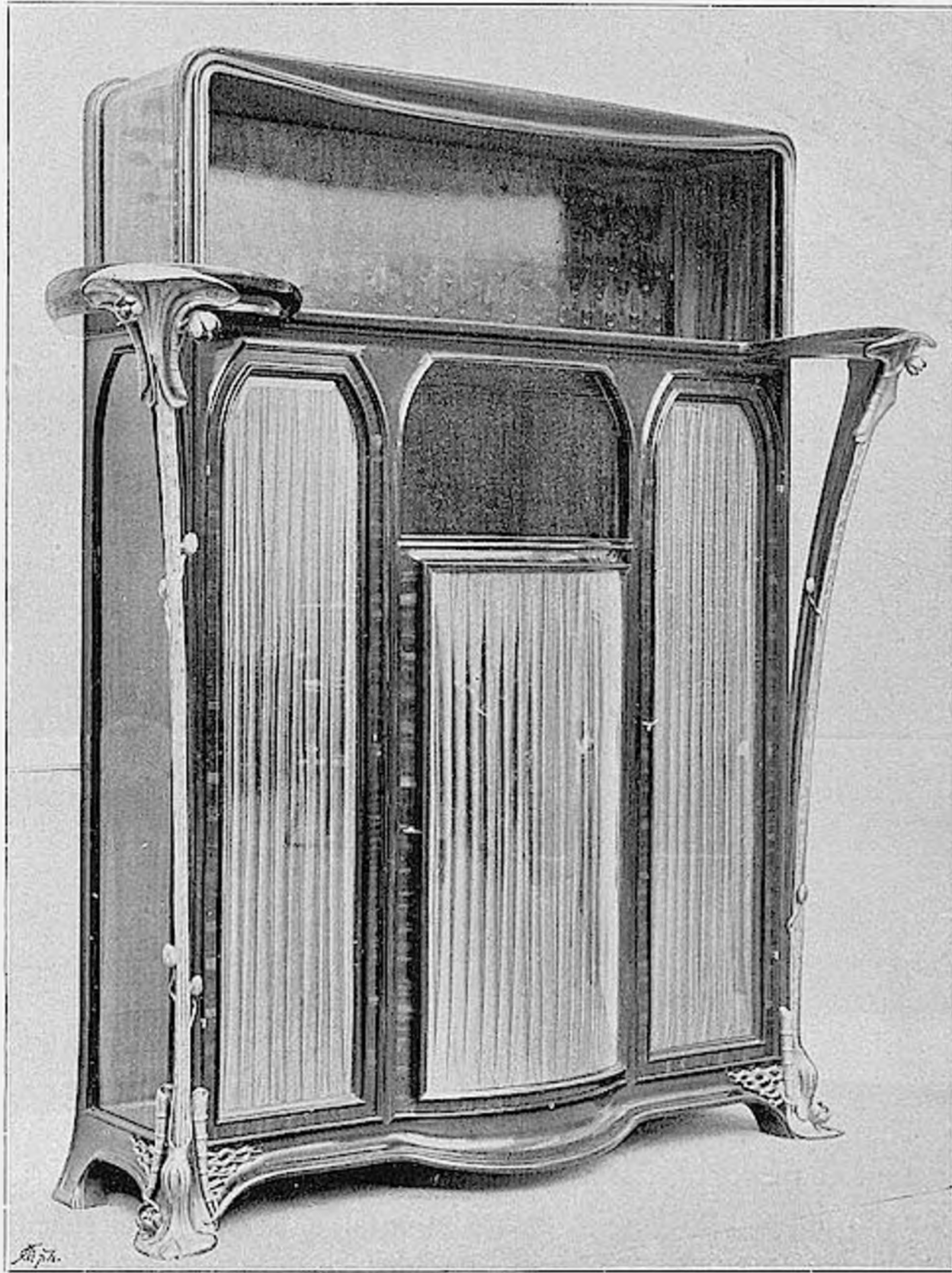
morne mélancolie de la terre arctique que Catulle Mendès a si bien traduite en ces vers, véritable et juste paraphrase de l'œuvre de Korovine :

« L'île déroule au loin sa solitude blanche
Que prolonge la morne et terne inclinaison
Des glaces de la mer vers le gris horizon,
Et, miroir des pâleurs sans fin continuées
Le lourd ciel, en banquise agrégeant ses nuées
Stable ou s'entreheurtant comme un glacier fendu
Semble un autre océan polaire, suspendu ! »

Tous les aspects caractéristiques de la terre du soleil de minuit décorent cette salle. Voici un de ces petits ports arctiques où l'été a ramené un peu de vie et de mouvement dans la tristesse du paysage. Des barques à voile, des baleinières sont amarrées; de grandes chaloupes traversent chargées de marchandises, sur la mer pâle.

Ailleurs c'est un paysage hivernal dont la neige a des tons gris et rosés et sur laquelle se détachent vigoureusement esquissés les Esquimaux dans leurs traîneaux.

Dans le pavillon des Pêcheries russes M. Korovine s'est plu à représenter, toujours sous cette forme hautement décorative, des aspects de la vallée de l'Jénisséi, qui coule tantôt parmi des rochers énormes, tantôt (et c'est une de ses inspirations les mieux réussies) à travers des forêts dont les arbres espacés laissent voir le brillant de l'eau. M. Korovine nous fait songer ici à la simplicité de Henri Rivière.



EXPOSITION UNIVERSELLE

L. MAJORELLE • BIBLIOTHEQUE

Nous ne saurions être taxé d'exagération en disant de l'œuvre de M. Constantin Korovine qu'elle est très probablement l'un des plus beaux ensembles de peinture décorative à l'Exposition. Que nos peintres regardent bien ces morceaux si simples et si savoureux ; ils ne pourront qu'y gagner.

HENRI FRANTZ

LE MEUBLE FRANÇAIS A L'EXPOSITION

Après une visite à la classe 69 (Esplanade des Invalides), on reste convaincu que l'industrie du meuble est restée en France à peu près au même point qu'à l'époque de l'Exposition Universelle précédente, en 1889.

A part une demi-douzaine d'exceptions, elle

continue à se renfermer dans la copie servile des siècles antérieurs. Les meubles Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire font la loi. Pour le moment, le Louis XV et le style Empire sont les plus en faveur, en attendant que le vent change.

Cette obstination dans l'idée singulière que l'humanité est désormais impuissante à créer aussi bien que nos devanciers est peut-être moins regrettable que l'on croirait d'abord. Les rares industriels qui se hasardent à sortir de l'ornière s'y prennent de telle manière, qu'on leur en veut plutôt de n'y être pas restés. Leurs tentatives sont de deux sortes. L'une consiste en une sorte de salade d'emprunts à tous les anciens styles, malaxée dans une abondante sauce de sculpture dont les ingrédients sont achetés à bon compte par la bonne